

sensible à tout ce qui peut la ternir. Une de ses premières constatations porte sur la différence qu'il remarque entre la jeunesse canadienne et la jeunesse française. Il s'agit de la première génération, née et élevée en terre canadienne. Déjà, cette génération apparaissait comme différente, mieux adaptée au sol et à la vie dans les bois. Les mœurs indiennes la fascinaient, ce qui étonnait les nouveaux arrivants de France, enclins à voir là une dérogation aux convenances françaises. Cette jeunesse regardait agir les Indiens et essayait de les imiter selon des styles et des modes qui eurent souvent trop de vogue. Entre autres, les Indiens, en période estivale, n'éprouvaient aucun scrupule à se mettre en costume d'Adam pour se promener dans les bois et même dans les villes de la colonie. Notre jeunesse canadienne crut de bon goût d'adopter cette tenue vestimentaire. Elle pratiqua la nudité à maintes occasions, non seulement aux jours de carnaval, souligne le marquis, mais aux jours de régal, en somme, un peu plus souvent que de raison, au grand étonnement des honnêtes gens. Un certain ordre de Chevaliers s'était institué en dépit des fulminations des autorités. La Barre avait combattu ces beaux Chevaliers, premiers partisans, semble-t-il, des camps de nudistes au Canada, mais il n'était pas parvenu à déraciner le mal. Le retour à la nouvelle mode l'emportait sur les menaces. Denonville se promit d'extirper le mal à la racine ⁷⁰.

Cette jeunesse ne cherchait pas seulement son bonheur dans sa tenue vestimentaire ; elle éprouvait aussi un attrait irrésistible pour les fleurs indiennes. Il n'était pas rare de voir des jeunes gens, souvent nobles, partir dans les bois avec une jeune indienne, vivre avec elle à l'indienne souffrant de tout et, pour ne pas mourir de faim, allant jusqu'à tuer et manger leur chien ⁷¹. Aussitôt qu'un jeune savait tirer du fusil, il prenait le large, s'enfonçait dans la forêt où il vivait au bout de son fusil en toute liberté ; plus de gouverneur, plus de curé, plus de père ou de mère, plus de cadres de la civilisation, il se défoulait. Mais là où le relâchement des mœurs avait le plus de conséquences, c'était dans les pays d'en haut. Trop de coureurs des bois dépassaient les bornes. Ils se livraient à de multiples bassesses, notamment en prenant aux Indiens leurs filles et leur femme. Denonville en est étonné, déclare que c'est miracle que les hommes de la forêt ne les aient pas tous assommés. Mais le mépris des Indiens n'en éclatait pas moins. Le prestige français avait considérablement baissé.